

Jann Pasler

Composing the citizen: Music as public utility in Third Republic France

Berkeley, University of California Press, 2009, XXI-789 p.

Jann Pasler fait partie des musicologues nord-américaines, aux côtés notamment de Katharine Ellis, Annegret Fauser, Jane Fulcher et Barbara Kelly, qui ont, depuis une vingtaine d'années, apporté des contributions importantes à l'histoire de la musique française du XIX^e et du début du XX^e siècle dans sa dimension sociopolitique, un domaine qui reste relativement peu exploité par la musicologie française. Dans son dernier ouvrage, J. Pasler s'est donné comme objet la nature sociétale des pratiques et des goûts musicaux ainsi que le potentiel social de la musique durant les trois premières décennies de la Troisième République, aspects qu'elle regroupe sous le concept clé de l'utilité publique de la musique.

Partant de la prémisse communément admise que la musique peut d'un côté exprimer des réalités sociales et de l'autre véhiculer des valeurs idéologiques, elle cherche à susciter des entrées nouvelles et fertiles pour l'histoire politique, sociale et culturelle de la fin du XIX^e siècle à travers l'objet « musique » en tant que source historiographique. Choissant pour cela l'espace parisien entre la crise de 1870-1871 et le tournant du siècle (contrairement à ce qu'indique le titre et à l'utilisation erronée de la dénomination « Troisième République » tout au long de l'ouvrage), elle interroge la musique non pas dans une perspective biographique ou analytique à travers les compositeurs et les œuvres, mais en tant que pratique signifiante et historique. Se distinguant ainsi de manière salutaire d'une histoire classique des styles ou de la réception, elle combine des points de vue sur l'esthétique, la vie et l'éducation musicales, sur les interprètes professionnels et amateurs, sur l'expérience musicale, sur les institutions, sur les genres dits savants et populaires, sur le marché de la musique et les programmes politiques, afin de décerner la fonction, « l'utilité », de la musique au sein d'une société démocratique – fonction qu'elle situe dans la capacité de la musique à définir l'image de la nation française et à créer

un sentiment d'identité et de responsabilité nationales, au sein du processus qu'elle appelle *composing the citizen*, créer le citoyen.

Dans cette histoire politique de la musique (« music in and as political culture », p. 229), J. Pasler cherche à montrer que les Français de toutes couches sociales et de tous bords politiques se seraient unanimement tournés vers la musique dans le but de consolider la République et la nation suite aux crises de la guerre franco-prussienne et de la Commune. Largement perçue comme socialement utile, la musique – telle est son hypothèse – aurait été partie intégrante des programmes politiques et de la vie publique quotidienne des masses, en tant que moyen d'enseigner au peuple le sens critique et le patriotisme, lui permettant d'exprimer des différences autant que des appartenances. Entre discours politique, création esthétique et réalité sociale, les pratiques de la musique traduiraient ainsi le sens donné par les acteurs à leur vécu social et politique, l'évolution des goûts et des pratiques reflétant la nature dynamique des constructions identitaires nationales dans une démocratie.

J. Pasler approche ces quelque trente années d'histoire de la vie musicale à travers une périodisation chronologique souple, couplée à une organisation thématique, structure qui n'est pas toujours évidente. La première partie pose les bases idéologiques et historiques de son hypothèse, à savoir une conception de la musique comme socialement utile depuis la Révolution de 1789. La deuxième partie, dédiée aux années de l'Ordre moral, s'intéresse à la fonction de la musique comme moyen de consolidation nationale interne et école de citoyenneté d'un côté et comme mode de représentation culturelle de la France au sein du processus européen du *nation building* de l'autre. Dans sa troisième partie, la plus riche et captivante, J. Pasler se consacre à la pénétration des valeurs républicaines dans l'ensemble de la vie musicale après l'arrivée au pouvoir des républicains. La réinvention des valeurs nationales se répercute dans une politique musicale libérale fortement institutionnalisée, tournée vers le progrès et l'inédit, mais aussi dans l'affirmation discursive d'une tradition (musicale) française spécifiquement républicaine. Ce processus mène à l'élargisse-

ment successif du marché de la musique dite savante à l'ensemble des couches sociales, à des contextes d'écoute populaires et à des lieux non musicaux, développant de nouvelles formes de sociabilité apolitique, qui renforcent à leur tour le sentiment d'appartenance à une culture nationale de masse. Enfin, dans la quatrième et dernière partie de l'ouvrage, J. Pasler se penche sur des conceptions changeantes de l'utilité publique de la musique dans le contexte des conflits et scissions politiques des deux dernières décennies du siècle : édifier spirituellement l'individu, manifester les valeurs républicaines, construire une identité nationale consensuelle au beau milieu de l'affaire Dreyfus, et véhiculer des stratégies de distinction et d'identification nationales à travers les prismes de race, *gender* et classe.

S'intéressant aux dynamiques par lesquelles les différents acteurs confèrent à la musique une signification extra-musicale, la notion d'utilité publique appliquée à la musique permet de dépasser les perspectives limitées de la propagande, de la « récupération » ou de l'« instrumentalisation », approches aux terminologies péjoratives qui se fondent sur une vision autonome de l'œuvre musicale. Malheureusement, la « theory of musical value » (p. 53) que promet J. Pasler reste essentiellement dans le registre d'une histoire culturelle du terme d'utilité ; et lorsqu'elle développe son nouveau concept en début d'ouvrage, ses arguments – souvent basés sur des généralisations et des projections implicites peu réfléchies de concepts politiques sur la musique – n'arrivent pas toujours à convaincre. Notamment, la question théorique épineuse et pourtant fondamentale de savoir de quelle manière précisément la musique, dans les œuvres comme dans les pratiques, peut réellement transmettre le sens et les compétences de la citoyenneté et un ensemble de valeurs idéologiques n'est pas élucidée ; J. Pasler n'accompagne donc pas son concept d'un modèle théorique pour penser les liens entre esthétique, goût, politique et idéologie. Mais dans les études de cas spécifiques, sa démonstration précise devient tout à fait probante et sa narration passionnante.

Une faiblesse du propos de J. Pasler réside dans le choix qu'elle fait de restreindre l'ana-

lyse à l'espace parisien, là où elle émet des énoncés concernant explicitement l'ensemble du peuple français, sans ouvrir au moins quelques perspectives sur les villes de « province » et l'espace rural. La limitation chronologique à la première moitié environ de la Troisième République pose également problème du fait qu'elle n'est jamais justifiée ou même rendue explicite. On regrette que les genres populaires, malgré l'ambition déclarée par J. Pasler de s'éloigner de la seule histoire des élites, restent encore en retrait par rapport à la musique dite savante ; la considération des deux domaines, si importante comme J. Pasler nous le démontre elle-même, aurait pu être encore plus équilibrée. Par ailleurs, l'auteure néglige étonnamment la majeure partie de la littérature francophone en la matière. Enfin, l'omission regrettable d'une bibliographie rend toute vue synthétique sur la littérature et les sources impossible et l'utilisation des références dans le corps du texte difficile. Choix d'autant moins compréhensible que l'ouvrage est par ailleurs mis en valeur par de nombreuses illustrations, une foule d'exemples musicaux, et de généreuses annexes beaucoup moins essentielles qu'une bibliographie.

C'est néanmoins cette générosité des matériaux textuels et iconographiques présentés, l'abondance de descriptions vivantes d'événements musicaux faisant ressurgir des œuvres et des compositeurs des oubliettes, et le style narratif attachant de l'ouvrage (si l'on ne se heurte pas à une image des Français légèrement romancée, frôlant par endroits l'exotisme) qui en rendent la lecture si intéressante. Grâce à ce tableau riche et complet de la vie et de la politique musicales dans leur contexte historique, fondé sur un foisonnement de sources, J. Pasler offre une étude interdisciplinaire solide et précieuse qui s'impose comme une référence pour les recherches futures sur l'histoire culturelle française de la fin du XIX^e siècle. Quant à son concept d'utilité publique de la musique – qu'elle souhaite développer dans un prochain ouvrage sous le titre « Useful music » (p. 320) –, il trouvera indubitablement de nouvelles applications fertiles dans bien des aspects de l'histoire de la musique.